M. HEIM, président de séance, remercie M. FREYBURGER pour son exposé très dense qu'il s'attache à mettre en perspective avec les travaux du conférencier sur le pythagorisme à Rome — comme en témoigne la publication en 1987 aux Belles Lettres de son livre : *Sectes religieuses en Grèce et à Rome* (en particulier le 2e chapitre de la IIe partie : *Les pythagoriciens de Rome*). Puis M. HEIM ouvre la discussion par une question relative au rôle des communautés pythagoriciennes dans l'Urbs tardo-républicaine.

M. SCHILLING — dans le prolongement de sa riche étude sur « Romanité et ésotérisme dans le chant VI de l'*Énéide* » (*Revue de l'Histoire des Religions*, 199, 1982, p. 372 sq. = *Dans le sillage de Rome*, Paris, 1988, p. 91 sqq.) — défend la thèse d'une imbrication très étroite, voire d'une osmose des deux traditions philosophiques chez Virgile.

M. LEHMANN se demande si la doctrine des enfers sidéraux n'a pas été inspirée au Mantouan par la lecture des *Antiquités Divines* de Varron et en particulier de leurs développements cosmographiques.

Mme BERTRAND-DAGENBACH souligne l'importance prêtée par Virgile au mythe d'Orphée dans la IVe *Géorgique*.

II.

SÉANCE DU 15 MAI 1993

Samedi 15 mai 1993 a eu lieu à Dingsheim — charmant village du Kochersberg — la rencontre annuelle des latinistes et hellénistes de l'Université de Strasbourg II avec leurs homologues de l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Les délégations allemande et française étaient conduites respectivement par MM. les professeurs W. KUHLMANN et F. HEIM.

La séance de travail commune aux deux groupes d'antiquisants s'est déroulée dans la salle de « La Grange » — aimablement mise à leur disposition par le professeur François HEIM (également Premier adjoint au Maire de Dingsheim) — et a porté sur *Les dieux chez Lucain au chant VII de la « Pharsale »* (v. 151-213).

En voici le résumé :

Parler des dieux chez Lucain peut apparaître comme une gageure. De fait la *Pharsale* est le type même de l'épopée purement historique, caractérisée par l'absence de toute intervention divine. Ce que raconte Lucain, c'est essentiellement le choc de deux personnalités humaines, trop humaines — celle de Pompée et celle de César. Ici, pas de descente des dieux sur la terre, pas de théophanie, mais une série de prodiges annonciateurs de la catastrophe finale — et tout d'abord des *signa ex caelo* (= signes célestes, surtout l'éclair et le tonnerre) qui, lors d'une effroyable tempête, retardent la marche des troupes pompéiennes vers la Thessalie (v. 152-160). Ce sont ensuite des *signa ex diris* (= présages menaçants) : aigrettes des casques arrachées, fer des armes liquéfié (v. 161-164). On relève aussi un *signum ex quadrupede* (= signe dû au comportement d'une bête) aux vers 165-166 : la fuite de l'animal sacrificiel constitue la preuve la plus évidente de l'hostilité divine envers Pompée et ses partisans. En outre, d'après Lucain, l'issue de la bataille était prévisible non seulement pour les combattants de Pharsale, mais encore pour l'ensemble de l'humanité (v. 202-204). Lucain se réfère à une légende d'après laquelle un augure aurait remarqué depuis Padoue (plus exactement depuis une colline située entre Padoue et Vérone et d'où sortait la source thermale de l'Aponus) que la lutte décisive s'engageait à Pharsale. En l'occurrence le poète attribue à l'augure un don de seconde vue qui lui permet de voir par l'esprit le combat élémentaire que se livrent l'éther hypercéleste et le ciel lui-même — paradigme cosmique du combat qui oppose sur terre Pompée et César.

Et pourtant Lucain tente aussi d'expliquer rationnellement les visions prémonitoires des soldats (v. 172-173). Il émet ici l'hypothèse d'une sorte de délire collectif des hommes avant la lutte fratricide. Les visions semblent se confondre avec des hallucinations visuelles et auditives — productions de l'esprit humain inquiété par sa préscience des maux tout proches (v. 185-186). Ce même rationalisme conduit également Lucain à dénoncer chez César certaines pratiques superstitieuses comme l'invocation de divinités infernales — pratiques qui confinent à la sorcellerie ou à la magie (v. 168-171). En tant que penseur stoïcien, Lucain n'a pu s'empêcher de proposer une interprétation rationaliste de ces divers phénomènes insolites. Mais Lucain est aussi un poète pour qui Pharsale représente une « heure étoilée » de la romanité. L'événement prend dès lors une dimension cosmique : le théâtre de l'affrontement devient même le véritable centre du monde — l'endroit précis où va s'abîmer, dans un climat apocalyptique, la création tout entière. Ainsi que l'a montré P. JAL dans son livre sur *La guerre civile dans la littérature latine*, Lucain laisse transparaître « le caractère cosmique de la guerre ». En effet il rappelle au début du chant VII (v. 58-59) que la guerre civile est le signe que « le ciel a décidé de tout renverser ». D'où une comparaison entre l'effondrement de Rome sous les coups des luttes fratricides et le retour cyclique du monde à l'antique chaos. Et de fait — comme l'indiquent les vers 173 à 180 — les troupes en marche vers Pharsale ont l'impression d'assister, par anticipation, à un bouleversement général de l'univers : entrechoquement du Pinde et de l'Olympe (v. 173-174), engloutissement du mont Hémus de Thrace (v. 174), coulée torrentielle de sang au pied du mont Ossa de Thessalie à travers le lac Bébé (v. 176), disparition progressive de la lumière diurne (v. 178) — vécue comme une rupture de l'équilibre harmonieux du jour et de la nuit, vision fantasmagorique des ombres des défunts en train de quitter leur séjour infernal pour revenir à la surface de la terre et torturer mentalement les vivants (v. 174-180).

Dans un univers aussi désordonné quels peuvent être la place et le rôle des dieux ? Force est de constater que les dieux nominaux traditionnels ne sont évoqués que très incidemment. Ainsi Jupiter au vers 197, le maître céleste de la foudre, des éclairs et autres « traits avertisseurs ». De même le fleuve Araxe au vers 188. Dénués de pouvoir réel, ces dieux n'exercent aucune influence sur le cours des choses et ont un caractère purement littéraire. Par ailleurs on relève des mentions collectives et anonymes des dieux : *superi* (v. 165 : « les dieux d'en-haut »), *numina* (v. 170 : équivalent poétique de *dei*), *dei* (v. 172 : « êtres supérieurs en relation avec le ciel lumineux »), *caelum* (v. 206 : synonyme de *superi*). Il est clair que l'action aussi bien des dieux individuels que des collectivités divines se révèle insignifiante. Tout indique que Lucain partageait pleinement la croyance de ses contemporains en un hasard divinisé sous le nom de *Fortuna* — dirigeant souverainement le monde, sinon de façon irrationnelle, du moins d'une manière incompréhensible pour les hommes. Sans doute faut-il voir dans ce choix théologique la conséquence à la fois d'une inquiétude bien romaine devant le déclin des cultes officiels et d'un attrait corrélatif pour celui de la Τύχη gréco-hellénistique — qui avait connu une faveur exceptionnelle aux III^e^ et II^e^ siècles au point de se substituer à elle seule à l'ensemble du Panthéon. Et de fait, chez Lucain, la Fortune apparaît comme une force transcendante qui se situe bien au-dessus des dieux eux-mêmes, relégués dans une position subalterne. Elle va du reste jusqu'à empiéter sur les attributions traditionnelles des dieux. Par exemple, les prodiges qui précèdent et annoncent la déroute des Pompéiens à Pharsale sont envoyés non par les dieux, mais par la Fortune (v. 152-153). Encore la Fortune lucanienne n'est-elle pas une divinité monolithique : elle se spécifie en un certain nombre de Fortunes particulières — divinités tutélaires d'un lieu, d'une personne, d'une collectivité. Ainsi en va-t-il de la *Fortuna ducum* dont on sait l'importance politique et religieuse dans l'histoire romaine. Un passage — vers 205 et 206 — insiste notamment sur cette notion de Fortune personnelle des grands chefs de guerre. En relation étroite avec le concept de *Fortuna ducum* on trouve celui de *Fata ducum*, exprimé au pluriel et qui désigne comme au vers 206 la destinée individuelle des grands généraux en tant qu'elle résulte d'un faisceau convergent de causalités.

Ainsi donc dans la *Pharsale* la conception romaine et traditionnelle des dieux comme êtres fondamentalement bienveillants envers les hommes se révèle caduque et le monde divin, devenu inintelligible, se réduit à l'image du chaos terrestre que décrit le poète. Les mortels, désorientés par l'absurdité de leur condition, s'en remettent passivement à une Fortune aveugle.

Yves LEHMANN.